



Robert  
**Solé**

**Les Méandres  
du Nil**

ROMAN  
**SEUIL**



LES MÉANDRES  
DU NIL



*ROBERT SOLÉ*

# LES MÉANDRES DU NIL

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*57 rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN : 978-2-02-142589-5

© Éditions du Seuil, mai 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

À dire vrai, je n'en menais pas large en arrivant à Toulon ce 14 avril 1831. Le stratagème que j'avais imaginé m'apparaissait bien fragile. Pourrait-il en être dupe, le brillant ingénieur dont Gatignol m'avait vanté l'intelligence et la perspicacité ?

Sur le quai, je me frayai un passage parmi les nombreux badauds qui assistaient aux préparatifs du *Luxor*. On y chargeait des malles, des poutres de bois ou d'acier, des treuils, des poulies, une forge, d'énormes cordages... Un marin de faction voulut bien me conduire jusqu'à la cabine d'Apollinaire Lebas, au milieu du navire. Deux légers coups frappés à sa porte me valurent un grognement sourd qui pouvait signifier « entrez ».

Je fus surpris – et un peu rassuré – par la petite taille de l'ingénieur. On ne peut pas dire qu'il payait de mine, l'homme chargé d'abattre l'obélisque de Louqsor puis de l'ériger à Paris ! Il avait trente-trois ans, mais sa silhouette enrobée, son air grave et ses froncements de sourcils lui en faisaient quinze de plus.

– Qu'est-ce que c'est ? Qui êtes-vous ? me lança-t-il d'une voix énervée.

– Un ami de Désiré Gatignol, que vous avez embauché comme assistant, monsieur.

– Où est-il ? Je le cherche partout. Nous appareillons demain !

– Il m’a demandé...

– Je me fiche de ce qu’il vous a demandé ! Où est-il ?

– Justement, monsieur, ce pauvre Désiré...

– En quoi est-il pauvre, je vous prie ?

– Les deux jambes paralysées, tout de même...

– Quoi !

– Eh oui, le malheureux...

J’avais suggéré à Gatignol d’invoquer un accident dont il aurait été victime, mais il ne voulait pas mentir, même par écrit. Tout juste s’était-il résigné à rédiger une lettre assez vague dans laquelle il s’excusait de sa défection, compte tenu d’un « drame personnel ». Ce qui n’était pas faux, après tout, car il faisait tout un drame de ce voyage en Égypte. Pour le remplacer, il recommandait son « très cher ami Justin Le Guillou, porteur de cette missive, en qui on peut avoir toute confiance ».

Lebas empocha d’un geste brusque la lettre que je venais de lui remettre. Il était furieux, mais n’osait pas s’emporter contre un infirme.

– Vous êtes ingénieur ? me demanda-t-il sèchement.

Prenant l’air offensé, je murmurai :

– Si je comprends bien, monsieur, vous ne voulez pas de moi. Ce que je peux admettre... Il ne me reste plus qu’à vous souhaiter une bonne traversée et un plein succès dans votre entreprise.

– Attendez ! fit-il en réfléchissant.

Et, après quelques secondes de silence :

– Je vous préviens, le séjour en Égypte ne sera pas une partie de plaisir. Je suis très exigeant, je ne tolère aucun écart.



Pour toute réponse, je lui offris mon plus beau sourire.

– Asseyez-vous à ce bureau, m’ordonna-t-il. J’ai une lettre urgente à dicter.

Sans doute voulait-il m’observer, avant de prendre une décision. Si les chiffres n’étaient pas mon fort, je savais écrire en bon français, et ma calligraphie valait bien celle de ce froussard de Gatignol qui faisait trembler ses pleins et ses déliés.

Lebas s’adressait au ministre de la Marine pour lui indiquer qu’il avait appliqué toutes ses consignes. La mission du *Luxor* s’annonçait sous les meilleurs auspices. Il s’engageait à lui envoyer d’Égypte le plus souvent possible des rapports sur les progrès de l’opération.

Ce fut une lettre parfaite, sans une faute d’orthographe et sans la moindre rature : l’ingénieur n’eût plus qu’à la signer. Mais un compliment lui aurait sans doute arraché la langue.

– Maîtrisez-vous le latin ? me demanda-t-il de sa voix bourrue.

Je ne voyais pas ce que le latin venait faire dans cette affaire. On aurait dit qu’il gagnait du temps pour réfléchir. Je répondis par l’affirmative : lors de mes études secondaires à Rennes, j’avais appris avec assez de soin le latin, et un peu d’italien dans la foulée.

– Venez, ajouta-t-il. Je vais vous présenter au commandant Raymond de Verninac de Saint-Maur.

Grand, mince, l’officier était sanglé dans un uniforme blanc. Il fut étonné, et assez contrarié, du changement d’assistant dont Lebas l’informa : visiblement, cet homme d’ordre ne supportait pas l’improvisation. Mais l’on était à la veille du départ, et il fallait pourvoir

le poste, inscrit dans le budget. Après tout, c'était l'affaire de l'ingénieur.

Verninac avait commandé un autre navire, l'*Astrolabe*, à bord duquel Jean-François Champollion était revenu d'Égypte seize mois plus tôt. Les deux hommes s'étaient liés d'amitié au cours du voyage. À son retour à Paris, le déchiffreur des hiéroglyphes avait chaudement recommandé l'officier aux autorités, leur suggérant de lui confier le bâtiment spécial qui serait chargé de rapporter l'obélisque.

Épuisé, je m'endormis d'une traite dans le hamac qui m'avait été assigné, pour être réveillé à l'aube par tout un remue-ménage. Les cent vingt hommes d'équipage s'affairaient, levant les ancres et hissant les voiles avec une incroyable vitesse, comme s'ils étaient pressés de se soustraire aux tourments du départ. Une foule était massée sur le quai. Des jeunes femmes, portant des nourrissons ou tenant des enfants par la main, pleuraient. Nul ne savait combien de temps durerait cette expédition et, malgré les déclarations rassurantes des autorités, nul ne pouvait en garantir l'issue.

Parents et amis agitèrent une dernière fois leurs mouchoirs tandis que le *Luxor*, voiles tendues, tournait sur lui-même et se laissait pousser par la brise vers la sortie de la rade. Nous allions en Égypte, et j'en tremblais d'excitation.

Tout avait commencé, quelques jours plus tôt, par un incident grotesque. Il devait être un peu plus de 10 heures du soir. Pouvais-je prévoir que Violette était en train de batifoler, chez elle, avec ce grand imbécile de Triffot ? La croyant seule et voulant lui faire une farce, j'avais grimpé jusqu'à sa mansarde de la rue des Petits-Carreaux et tambouriné violemment à la porte :

– Ouvrez ! Maréchaussée !

Elle apparut dans l'entrebâillement, l'air apeuré, un sein débordant de la chemise qu'elle avait dû enfiler à la hâte. Puis, furieuse :

– Ce n'est pas parce que je t'aime, mon Titou, que je dois me priver de l'amitié d'un autre !

La porte se referma avec fracas. Je me retrouvai seul sur le palier, d'abord interloqué, puis écumant de colère. J'en avais marre de cette grisette. Marre de tout, à vrai dire, en ce printemps 1831 : de mes études de droit qui me barbaient ; de cette vie de patachon sans objectif précis ; de ce Paris où j'étouffais...

Ma mélancolie tenait peut-être au contraste entre le climat survolté de l'année précédente et le grand vide qui lui avait succédé. Si je n'étais pas à la première d'*Hernani* à la Comédie-Française, le 25 février 1830,

des camarades m'avaient entraîné aux représentations suivantes pour défendre la pièce de Victor Hugo contre ses détracteurs. Quelle bataille ! C'est tout juste si nous n'en venions pas aux mains avec tous ces constipés. On ressortait de là sans voix, à force d'avoir crié, mais tellement excité ! La versification acrobatique d'Hugo, l'audace avec laquelle il enfreignait toutes les règles du théâtre m'enchantaient.

Quelques mois plus tard, c'est avec les mêmes, dans la rue cette fois, que je hurlais contre Charles X qui venait de suspendre la liberté de la presse, dissoudre la Chambre et changer la loi électorale. J'avais à peine suivi les faits et gestes de ce vieux roi, mais je faisais une fixation sur lui, voulant y voir tout ce que je détestais chez mon père : le conservatisme, l'autoritarisme, la rigidité, l'entêtement... Dans un Paris en fièvre, nous aidions les manifestants à construire des barricades. Nous sonnions à toutes les portes pour amener la population. Nous secourions les blessés, hurlions des slogans. Et cela s'était terminé, le troisième jour, sur la place de l'Hôtel de Ville, par une immense ovation quand La Fayette avait adoubé Louis-Philippe... Puis, très vite, la chose était retombée comme un soufflé. Tout semblait redevenir comme avant. On avait remplacé le drapeau blanc par le drapeau tricolore, et le roi de France par le roi des Français. La belle affaire ! À quoi avaient servi les Trois Glorieuses ? Il ne restait rien du soleil de Juillet.

Ce soir-là, devant la porte close de Violette, assailli par les relents de cuisine des étages inférieurs, j'étouffais de colère. Je sentais le besoin impérieux de tout

bazarder, de changer d'air, de prendre le large. Soudain, une idée me traversa l'esprit. Après quelques secondes de réflexion, je dévalai l'escalier, bousculai au passage une petite vieille chargée d'un seau de charbon et filai ventre à terre en direction du faubourg Montmartre.

Deux semaines plus tôt, j'avais entendu Désiré Gatignol, bourré d'hésitations, se demander s'il devait accompagner cette expédition en Égypte. Divers bruits couraient sur les dangers de l'entreprise et les risques d'une guerre en Méditerranée. Il n'en fallait pas davantage pour terrifier un peureux de son espèce.

Arrivé chez lui, je frappai avec insistance à la porte. Gatignol finit par ouvrir, affolé, un bougeoir à la main, un bonnet de nuit enfoncé jusqu'aux oreilles.

– Désiré, lançai-je sans préambule, quand pars-tu ?

– Que se passe-t-il, Justin ? Que se passe-t-il ? Tu vas réveiller les voisins.

Une odeur aigre flottait dans cet appartement encombré de livres, à demi éclairé par une lampe qui fumait. En entrant chez Désiré Gatignol, ingénieur polytechnicien, un besoin irrésistible vous prenait d'ouvrir les fenêtres ou de fuir à toutes jambes.

– Je pars dans trois jours, me répondit-il d'une voix sourde, comme s'il indiquait la date de son exécution en place de Grève. Le *Luxor* doit quitter le port de Toulon autour du 15.

– Et si tu ne partais pas ?

Gatignol me fixa d'un air stupéfait.

– Oui, si tu me laissais y aller ?

Un tressaillement parcourut le visage de l'ingénieur.

– Quoi ? Tu veux partir ? Tu veux partir à ma place, Justin ?

Son regard s'assombrit aussitôt :

– Mais c'est impossible ! Jamais Apollinaire Lebas ne voudra d'un assistant comme toi : il a besoin d'un ingénieur maîtrisant la physique et la géométrie, un ingénieur capable d'effectuer des calculs compliqués pour l'abattage et le transport de l'obélisque.

– Je serai ingénieur, affirmai-je avec un grand sourire. Oui, tu diras que je suis ingénieur.

– Mais c'est impossible ! Lebas ne sera pas dupe, voyons !

– Tu ne lui annonceras ta défection qu'au dernier moment. Il n'aura pas le choix, il sera obligé de m'embaucher.

Gatignol avait peut-être peur de son ombre, mais l'agilité de son cerveau faisait l'admiration de nos professeurs au lycée de Rennes. Il perçut aussitôt dans mes propos une porte de sortie, tout en craignant de s'y engager. La tête dans les mains, il balançait entre terreur et soulagement.

– Je t'accompagnerai à Toulon, lui dis-je d'une voix ferme. Ne t'inquiète pas, tout se passera très bien. Personne ne pourra t'en vouloir de t'être brisé les jambes.

– Brisé les jambes ! fit-il, épouvanté.

– Ce sera une feinte, idiot. Ton Lebas, tout ingénieur qu'il est, n'y verra que du feu. Laisse-moi faire.

À cet instant, je n'avais aucune idée de la manière dont je procéderais, mais ma détermination était totale. La rapidité avec laquelle j'avais pris ma décision m'étonne encore, mais il est vrai que l'Égypte me faisait rêver depuis l'enfance. Landerneau n'avait pas échappé à la vague d'égyptomanie provoquée par la fameuse expédition de Bonaparte. M. Tourrette, notre maître

d'école, était intarissable sur le pays des pharaons. Cet ancien officier des armées napoléoniennes, recasé dans l'enseignement, avait participé à la campagne d'Italie puis accompagné le futur empereur sur les bords du Nil. Il nous racontait avec des flammes dans les yeux la bataille des pyramides, expliquant comment les redoutables cavaliers mamelouks, armés jusqu'aux dents, venaient s'écraser sur les carrés français qui avaient l'ordre de ne tirer qu'au dernier moment. Le capitaine Tourrette évoquait aussi, d'une voix plus tendre, les palais du Caire, les chants des muezzins, le ciel étoilé, la douceur de l'air...

Enfant, j'étais fasciné par la lourde pendule en bronze qui trônait dans le salon de nos cousins, à Landerneau : le cadran, entouré d'une frise de pseudo-hiéroglyphes, était porté par quatre Isis ailées ; le carillon qui sonnait les heures et les demies m'emmenait dans un pays fantastique, à la fois lointain et familier, où tout se confondait : les hommes et les animaux, les pharaons et les dieux, les morts et les vivants.

En offrant une girafe à Charles X, le pacha d'Égypte cherchait-il à nous faire rêver davantage ? Naturellement, personne à Landerneau n'avait vu cet étrange mammifère, mais le journal local rendait compte chaque jour de son périple à pied entre Marseille et Paris. On avait confectionné à la girafe un costume imperméable spécialement adapté à son long cou. L'animal était accompagné d'une escorte de gendarmes et de deux vaches qui lui fournissaient du lait. Des foules enthousiastes se pressaient sur son passage. À Saint-Cloud, la girafe avait léché la main du roi qui lui présentait des pétales de roses...

Deux ans plus tard, à l'automne 1829, le début de mes études de droit à Paris avait coïncidé avec le retour d'Égypte de Jean-François Champollion. Le déchiffreur des hiéroglyphes était allé vérifier sur place sa découverte, encore contestée par quelques jaloux. Il revenait en vainqueur, les cartons pleins de notes et de dessins. On avait créé pour lui une chaire au Collège de France. Une nouvelle science était née. L'égyptologie prenait le relais de l'épopée napoléonienne et relançait l'égyptomanie.

Mais tout cela ne suffit pas à expliquer la rapidité avec laquelle j'avais décidé de me substituer à Gatignol. Une fois de plus, j'avais agi sous le coup d'une émotion ou d'une impulsion subite, sans réfléchir. Quelques mois plus tôt, n'avais-je pas failli me noyer dans la Seine en portant secours, tout habillé, à un ivrogne tombé à l'eau, qui se débattait comme un beau diable ? « Vous auriez pu au moins retirer vos souliers ! » m'avait dit un sergent de ville arrivé sur les lieux.

Enfant, en classe, mon impulsivité m'amenait souvent à répondre aux questions avant que le maître eût fini de les poser. « Si encore vous me donniez toujours la réponse exacte ! » s'énervait M. Tourrette. Pour m'apprendre la patience, il plaçait un sablier devant moi et m'obligeait à le regarder, sans broncher, jusqu'au dernier grain. Puis il le retournait, et je devais de nouveau attendre...

Gatignol ignorait qui avait eu l'idée saugrenue d'aller chercher à Thèbes un obélisque de deux cent vingt tonnes, datant de Ramsès II, pour le planter au cœur de Paris. Toujours est-il que le monument avait été offert à la France par le pacha d'Égypte et qu'il fallait



l'emporter. C'est dans ce but qu'un navire spécial, le *Luxor*, avait été commandé aux chantiers de Toulon.

– Un navire capable de naviguer aussi bien sur les mers que sur les fleuves, m'expliqua Gatignol, qui avait fini par me proposer une chaise. Car il s'agit de traverser la Méditerranée, puis de remonter le Nil jusqu'à Thèbes. Là, on abattra l'obélisque, et on le chargera sur le *Luxor*. Ensuite, le bateau redescendra le fleuve, traversera la Méditerranée dans l'autre sens, contournera la péninsule jusqu'au Havre et remontera la Seine jusqu'à Paris. Jamais l'arsenal de Toulon n'a eu à concilier des exigences aussi contradictoires !

– Pourquoi contradictoires, monsieur le polytechnicien ?

– Mais parce que... Ce voilier à fond plat n'excède pas deux mètres de tirant d'eau, comme l'impose la navigation fluviale. Ce qui contredit totalement les principes de la navigation maritime.

– Tu veux dire que le *Luxor* risque de ne pas tenir la mer ?

– J'en ai peur.

Il avait peur de tout, Gatignol.

Le lendemain, je réservai une place dans la diligence qui partait pour Toulon trois jours plus tard, me gardant bien d'en informer mes parents. La lettre annonçant mon voyage en Égypte arriverait à Landerneau quand je serais déjà en mer. Mon père suffoquerait de colère, mais comptait-il vraiment sur son fils aîné pour lui succéder à la tête de l'étude notariale ? Mon caractère imprévisible me condamnait depuis longtemps à ses yeux, et il avait reporté toute son attention sur mes frères cadets.

Je devais à ce père sévère mon goût de la versification : sans le savoir, il avait fait de moi un poète amateur. L'année de mes onze ans, une brusque envie de me baigner dans la rivière m'avait valu une correction mémorable. Les fesses endolories par douze coups de martinet, cherchant à me venger, je m'étais mis à composer :

Maître Le Guillou sur son arbre perché  
Tenait dans ses mains un fouet...

Le nombre de pieds n'y était pas, et j'avais quelque mal à appliquer la morale de La Fontaine à mon bourreau de père. Mais cette secrète riposte m'avait apaisé. À partir de ce jour-là, chaque fois que la tyrannie paternelle s'exerçait contre moi, je me réfugiais dans la rime. Quelques vers de mirliton, composés sur un petit calepin que personne ne verrait, me permettaient d'évacuer ma rage au lieu de commettre un geste irréparable. Avec les années, ce jardin privé ne se limitait plus aux avanies de maître Le Guillou : toute situation un peu spéciale me conduisait spontanément à rimaitter. C'était devenu une manière de réagir aux événements, une défense et un délasserment.

Je ne doutais pas de la fureur de mon père lorsqu'il apprendrait mon départ pour l'Égypte. Quant à ma mère... Imaginant son désarroi, je me promis de lui faire parvenir un cadeau : une douzaine de mouchoirs brodés à ses initiales, pour essuyer les larmes qu'elle ne manquerait pas, comme souvent, de verser.

« Cadeau de janvier, ingratitude de février », disait M. Tourrette, qui affectionnait les dictons météorologiques. C'est à lui que je pensais chaque fois que je sortais du rang... Notre maître d'école avait la passion du jardinage. Sitôt la classe terminée, il quittait sa lévite noire pour enfiler un tablier et soigner ses fleurs. Jamais je n'oublierai son regard terrible le jour où il me surprit en train de cueillir un dahlia. Sommé de m'expliquer, je bafouillai quelque chose, sans lui avouer que je destinais ce présent à la fillette aux boucles claires qui m'avait tourné la tête.

Le clergé avait vainement tenté d'empêcher la création de l'école mutuelle de Landerneau qui était financée par des notables locaux. Cet établissement accueillait aussi, gratuitement, quelques enfants pauvres. M. Tourrette n'était cependant pas autorisé à faire la classe aux filles : c'est son épouse qui s'en chargeait. Afin « d'éviter tout danger pour les mœurs », écoliers et écolières devaient se réunir à des horaires différents. Cet engagement, pris pour calmer les prêtres, n'était pas respecté : filles et garçons cohabitaient dans deux salles séparées de l'ancien couvent des ursulines, devenu propriété publique à la Révolution, et se retrouvaient ensemble à la fin de l'année scolaire pour la distribution des prix. J'étais tombé amoureux de la petite paysanne en sabots, aux boucles blondes, qui avait gagné trois couronnes et une *Imitation de Jésus-Christ*. Quand elle était redescendue de l'estrade, j'avais remarqué un grain de beauté dans son cou et décidé de lui offrir une fleur...

Je ne voulais plus entendre parler de cette garce de Violette. Mais, dans la soirée, quand elle se présenta chez moi, j'hésitai à la mettre à la porte. Elle baissait les yeux, affichait le visage d'une pécheresse repentante et arborait un décolleté à damner tous les moines de Landévennec.

Nous nous étions rencontrés un an et demi plus tôt au bal Montesquieu, peu après mon arrivée à Paris.

– Il suffit d'une contredanse et de deux galops pour gagner le cœur d'une grisette, m'avait expliqué un étudiant barbu, fumeur de pipe, affublé d'un gilet rouge à la Robespierre.

C'est à peu près ce qui s'était passé. Violette dansait bien. Ce soir-là, elle portait une robe froufroulante de satin jaune à bustier. On l'aurait prise pour une bourgeoise. Elle s'était très vite retrouvée dans mes bras.

– Tu l'installes chez toi, tu la charges des commissions, m'avait marmonné le barbu en mordillant sa bouffarde. Elle t'achètera ton eau-de-vie et ton tabac. Quand tu recevras, elle mettra le couvert et fera cuire le gigot. Au lit, elle saura te distraire. Et quand tu t'en lasserai, il te suffira de la refiler à un bizuth.

Mais Violette n'était pas du genre à faire la cuisine. Aussi capricieuse qu'ambitieuse, elle avait tenu à garder sa liberté, ce qui me convenait. Je la retrouvais certains soirs dans son nid de cocotte ou dans mon propre logement du Quartier latin. Le dimanche, nous allions faire une promenade au-delà des barrières, puis déjeunions dans une guinguette en bord de Seine. Grisés par un petit vin de Bourgogne, nous échangeions des caresses dans un buisson et, le soir, de retour à Paris, rejoignions quelques amis au théâtre. Nos relations amoureuses,



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2019. N° 142586 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE